2e Année. — N° 44. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 4 Mai 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal 6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE ou en envoyant (*franco*) un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI



AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. laligne,

Vente au numéro, à Paris chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS

DU 1er AU 10 MAI PROCHAIN, LES BUREAUX DU JOURNAL L'AVENIR SERONT TRANSFÉRÉS RUE BREDA, 22.

Sommaire du n° 44 de l'Avenir.

Paris, le 4 Mai 1865

L'IMMORTALITE SELON LE CHRIST

Sous ce titre qui semble promettre beaucoup et qui tient peu, Charles Lambert vient de publier un livre dans lequel il s'attache à démontrer cette thèse essentiellement fausse que Moïse, David, le Christ lui-même, n'ont pas eu une doctrine spiritualiste, c'est-à-dire qu'ils n'ont reconnu, ni les uns ni les autres, l'immortalité de l'âme individuelle. Cela pouvait encore passer pour Moïse qui, d'après une idée très-hasardée de Bossuet, n'avait pas enseigné cette vérité aux Hébreux les trouvant trop grossiers; mais pour David et le Christ, on ne peut se permettre cette affirmation qu'en tronquant et mutilant le texte des psaumes et des évangiles, ou en les interprétant d'après les règles d'une critique désordonnée. Nous avons soutenu dans notre récent ouvrage que non-seulement Moïse avait proclamé l'immortalité de la personne humaine, mais encore *la pluralité des existences, et les transformations de son être*. Que l'auteur veuille bien en effet se reporter au chapitre 2e, verset 7, de la Genése, et il verra d'après Moïse quels sont les éléments constitutifs de l'homme; outre le corps grossier (vase et prison de l'âme) il distingue l'âme raisonnable, le siége du microcosme, l'entité personnelle et individuelle (Nichèma) puis l'âme grossière qu'il assimile plus tard avec le *sang*, le souffle intermédiaire puisé dans les éléments astraux et terrestres, (Genèse v. 4 chap. 18e) (Nephesch), mais Charles Lambert a tort de confondre ce principe de vie (anima vulgaris) avec la personne elle-même, l'âme dans son essence (Nichèma). Tous les raisonnements sur ce point portent donc à faux.

Moïse ne se borne pas là, il admet encore, comme le *Zohar*, qui est, quoiqu'on en puisse dire, un livre d'une importance capitale, et comme l'auteur du livre de Job, chap. XXVII v. 2 et 3, le *Rouah*, à savoir l'esprit divin, *l'esprit non pas de vie*, comme le traduit très-mal Charles Lambert, (p. 39 de son livre) mais bien *l'esprit des vies, spiritus vitarum*, des existers divers et progressifs de l'âme, de toutes ses pérégrinations et transformations. C'est ainsi que nous avons retrouvé le Spiritisme ou du moins une de ses doctrines favorites, des réincarnations, et des vies successives, jusque dans Moïse et les autres prophètes hébreux, et cette constatation contre laquelle on ne pourra rien alléguer de solide fera le désespoir de tous nos adversaires. Voilà ce que nous objectons à Charles Lambert touchant Moïse. A l'égard de David, n'y a-t-il pas plusieurs textes formels, notamment celui-ci : « Ma chair même reposera dans l'espoir, » parce que tu ne laisseras pas mon âme (Nichèma) dans » le schéol (ténèbres et enfer temporaires) et que tu ne » livreras pas ton serviteur à la corruption; tu m'enseigneras et inspireras au contraire la voie ascension» nelle de la vie, et tu me donneras par tes envoyés ou » par toi-même, la plénitude d'une allégresse toujours » progressive » (ps. XV). En présence de ce texte et de beaucoup d'autres semblables, la question est décidée. A l'égard du Christ, il faudrait citer presque tous les évangiles, ou bien on serait réduit à les détourner de leur sens naturel et à se livrer à un dévergondage d'interprétation comme le fait l'auteur.

A quoi se réduit en définitive le système de Charles Lambert? à une opinion interlope, timidement essayée par Aristote, et plus hardiment par les sophistes grecs, et renouvelée de nos jours par Paracelse et quelques kabalistes, reproduite par Spinosa, Veisse et Fichte le jeune, celle que nous nommerons *l'immortalité facultative*. Si l'on est resté attaché aux passions charnelles et grossières, sans se créer une personnalité spirituelle dominante, on ne survit pas au trépas, on n'est que l'ombre d'une ombre selon Aristote ; selon Paracelse qu'un avorton de l'ordre moral, incapable de s'élever au-dessus de notre atmosphère et de créer autre chose que des larves représentatives. Cette opinion, quelque erronée qu'elle soit de tout point, a cependant son côté de vérité, mais il faut l'entendre avec Plotin et avec le Spiritisme : oui, l'âme qui en se séparant du corps a conservé des attaches serviles avec la matière, n'en est affranchie qu'au prix d'une très-longue erraticité; nous avons vu ce qu'enseignaient les néoplatoniciens des suicidés qui demeurent plus ou moins longtemps avec leurs corps, des avares qui restent avec leur trésor, des impudiques qui cherchent encore à assouvir leurs vils penchants. Le Spiritisme a des faits pour prouver cette véridique théorie, mais tôt ou tard ces âmes sont délivrées par la réincarnation.

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

Un employé de police du nom de *Schlemmer* publia en 1852 à Querfurt un livre assez mal écrit sous le titre de «Observations psychologiques ou secrets de la nature.» A la page 59 se trouve la remarque suivante : Les personnes qui attendent avec terreur le moment où elle seront conduites en prison, annoncent leur arrivée d'avance, soit en ouvrant les portes la nuit, soit en entrant dans les cellules ou en frappant des coups aux portes. Dans une cellule vide, où devait être enfermé le lendemain un meurtrier qu'on avait déjà arrêté et enchaîné, on entendit des gémissements et un bruit de chaînes. Tous les prisonniers, Schlemmer ainsi que le factionnaire en furent témoins.

Le docteur L. menait une vie très-irrégulière, il ne priait jamais malgré les exhortations de sa mère, il ne possédait même aucun livre de prières. Une nuit, vers onze heures, il entendit un bruit dans son cabinet de travail, comme si un lourd in-folio venait de tomber par terre. Il s'y rendit, mais ne trouva qu'un petit in-octavo ouvert par terre. Ce ne fut, que le lendemain qu'il prit la peine de le ramasser; c'était « Rulandi consultationes medica, » et à l'endroit ouvert se trouvait la prière d'un médecin pour obtenir l'aide de Dieu ; c'était la seule prière qu'il y eût dans toute la bibliothèque de L. Il apprit bientôt après, que sa mère était morte au moment où le bruit s'était fait entendre, et que, avant de mourir, elle avait manifesté un ardent désir de le voir.

Le savant Dr Donne, faisait partie d'une ambassade, qui était envoyée à la cour de Henri IV. Donne se trouvait depuis deux jours à Paris, lorsqu'il tomba en extase; en revenant à lui il raconta avec frayeur, qu'il venait de voir sa chère femme passer deux fois devant lui dans la chambre avec un enfant sur les bras ; qu'à la seconde fois, elle s'était arrêtée devant lui en le regardant dans la figure, puis qu'elle avait disparu. Un messager, envoyé à Londres, rapporte au bout de douze jours la nouvelle que Madame Donne était accouchée, à la même heure, d'un enfant mort-né après de grandes souffrances.

Le professeur Kœster de l'université de Giessen, dans un ouvrage publié en 1777 sous le titre « Rapports du diable avec les revenants » raconte le fait suivant. La femme du Dr J. étant gravement malade, exprimait de vifs regrets de ce qu'elle ne pouvait pas faire un voyage dans la patrie de son mari, où demeuraient le père et la sœur de celui-ci, qu'elle n'avait jamais vus. Un jour, en s'éveillant d'un court sommeil, elle raconta toute joyeuse à son mari, qu'elle avait été dans la maison de son père, et lui fit la description des lieux; qu'elle avait vu le père et que sa sœur était justement occupée à nettoyer un poisson dans la cuisine. Elle mourut peu de temps après. Le Dr J. écrivit tout à son père, mais sa lettre se croisa avec une de ce dernier qui lui disait qu'à une telle heure, qui avait été l'heure de ce sommeil, une dame inconnue en costume saxon était entrée dans la chambre, s'était assise pendant un instant sans répondre à aucune question, et qu'elle était subitement partie. La sœur, qui ne se trouvait pas dans la chambre, la vit en passant, et à l'arrivée de la lettre de J., elle se rappela la circonstance du poisson. Le père avait immédiatement suivi la dame, mais personne dans la rue n'avait vu sortir quelqu'un de la maison. J.-M.

Nous applaudissons de tout cœur Charles Lambert lorsqu'il nous dit : « Il y a et il peut y avoir en l'homme » un système d'impulsion purement immatérielle, qui se » connaît et s'affirme et qui de plus, impose ses volontés » à la personne charnelle, corporelle..... ce système » dominateur est apparemment et *a fortiori* une per- » sonne aussi. Saint Paul disait très bien : Rien ne nous » sert pour la vie éternelle que l'être nouveau que nous » créons en nous. »

L'auteur ajoute encore ces paroles excellentes que tout spirite approuvera : «Nous reconnaissons à l'amour » que nous avons pour nos frères que nous sommes » passés de *la mort à la vie*. Celui qui n'aime point » demeure dans la mort et tout homme qui hait son » frère n'a pas la vie éternelle en lui. »

Nous adoptons hautement ces conclusions du livre, quoique nous en repoussions l'ensemble et les détails. Charles Lambert ne veut pas que le spiritualisme s'appuie sur aucune manifestation surnaturelle; mais faut-il répéter que notre doctrine n'a rien de surnaturel? Le monde invisible des Esprits et de Dieu leur chef suprême est tout aussi naturel que le nôtre. Il y a du surhumain, de l'extra-humain (de notre humanité), mais il ne saurait y avoir du surnaturel; ce qui dépasserait la nature de Dieu ou celle des Esprits est radicalement adsurde et impossible.

André Pezzani.

COMMENT LES ANIMAUX PROGRESSENT

Origine des espèces.

I

Si l'instinct, forme morale de l'individu, est le produit du travail antérieur de l'intelligence, la forme matérielle, expression physique de cette forme morale, est nécessairement le produit de l'instinct ; c'est ce qui établit cette concordance, cette harmonie entre l'organisme et les facultés de l'Esprit, d'où l'on peut dire, au moins d'une manière générale : — tel esprit, tel corps, — et réciproquement.

Il va sans dire que nous ne parlons ici que de la forme typique de l'espèce, et non des accidents, des anomalies qui peuvent affecter les individus dans une partie ou dans l'ensemble de leur corps, et dont les causes ne rentrent pas dans notre sujet, qui est tout d'ordre général.

Nous avons vu comment, par la pratique et l'expérience de la vie, l'être primitif progresse et perfectionne son corps dans la mesure de ses facultés. Il est évident qu'une faculté simple (nous entendons par là une faculté développée; nous ne voulons pas dire qu'il n'y en ait pas de latentes; nous avons, au contraire, de bonnes raisons pour croire qu'il en est autrement) il est évident, disons-nous, qu'une faculté simple n'ayant dû développer au début qu'un organe simple, une faculté devenue complexe devra produire un organe complexe; des facultés diverses devront produire des organes divers, aussi facilement, du moins aussi naturellement qu'une faculté simple à produit un organe simple.

L'être primitif, débutant par un organisme microscopique, trouve aisément, dans les milieux ropres à son développement, les éléments nécessaires à la formation de la molécule organique dont il a besoin ; et ces milieux, en lui fournissant la substance nécessaire, font pour lui en même temps l'office d'œuf ou d'uterus protecteurs, et suffisent à cette tâche.

D'après l'observation, les créations spontanées présentent une grande variété de formes; il y en a même d'assez compliquées déjà, preuve évidente que l'être qui produit ces dernières n'en est pas à ses débuts dans la vie animale. La puissance acquise de l'individu peut se mesurer à la complication de son organisme.

Cependant, parmi les facultés développées dans les êtres à génération spontanée, il en est une qui fait encore défaut : c'est celle de la reproductivité.

La reproductivité est une faculté comme les autres, et elle arrive à son heure; elle est même une des premières qui se développent, puisque, à partir des espèces microscopiques, elle est commune à tous les animaux ; mais elle n'est pas la première; il en est dont l'antériorité est nécessaire pour acheminer l'individu à celle-là, pour en développer les organes et en assurer la fonction.

Du jour où le besoin de la procréation commence à se faire sentir, il commence à s'opérer dans l'organisme, par l'effet même de ce besoin, un travail propre à en développer les organes: travail lent, sans doute, comme tout progrès, mais réel; et dans les espèces microscopiques les plus avancées, ces organes sont depuis longtemps sans doute en voie de développement, avant d'être en état de fonctionner utilement. Puis un jour vient où, après de longs tâtonnements, après bien des essais infructueux, la faculté suffisamment développée finit par produire des organes propres à un fonctionnement effectif; et, de ce jour, l'être n'appartient plus à l'ordre des créations spontanées.

Toute organisation animale ne peut s'opérer que dans un milieu plus ou moins liquide ; mais ce que l'être primitif trouve suffisamment à cet effet dans certains liquides ou limons, sous l'influence des conditions naturelles ou artificielles nécessaires, l'être plus avancé ne l'y trouve plus. Les éléments dont il a besoin, devant donner lieu à un appareil plus compliqué, doivent être par conséquent plus complexes; c'est pourquoi il est nécessaire qu'ils soient choisis de longue main, rassemblés d'avance, élaborés même dans un milieu spécial et propre au développement de l'appareil à la composition duquel ils doivent concourir.

Ce milieu spécial c'est l'ovule.

Le besoin de la procréation, désormais inhérent à toutes les espèces supérieures, se chargera de développer dans le sein de la mère cet ovule, qui, s'alimentant de la substance même du sujet générateur, se trouvera naturellement pourvu des éléments propres à la production d'un sujet similaire; et l'être que nous voyons, à son début dans la vie animale, trouvant dans un milieu liquide et libre les éléments d'un organisme simple, trouvera encore dans un milieu liquide les éléments d'un organisme compliqué ; mais, cette fois et dorénavant, ce milieu sera un liquide spécial, déjà élaboré, circonscrit et renfermé dans des enveloppes protectrices, d'autant plus perfectionnées que l'œuvre à protéger sera plus délicate.

La fécondation, de quelque manière qu'elle s'opère, étant une des fonctions de la reproductivité, nous n'avons rien à en dire de particulier, sinon que les organes de cette fonction sont, comme ceux de la conception, le produit du besoin de la procréation ; mais ce que nous ferons remarquer d'une manière particulière, c'est que cette double fonction, d'abord réunie sur le même individu, puis divisée et répartie entre deux individus différents, sera le ressort des plus grandes activités dans la suite de l'existence des êtres ; c'est d'elle qne naîtra l'amour sous toutes ses formes, déjà si développé dans certaines espèces supérieures et qui en se spiritualisant se transformera en amour universel. C'est cet amour enfin que nous retrouverons plus tard chez l'homme, s'étendant peu à peu de la famille à la tribu, à la nation, à l'humanité, à tous les êtres vivants, à l'univers, et acquérant alors le nom d'amour divin, c'est-à-dire amour sans limites.

II

Le règne animal, considéré dans l'ensemble des espèces qui le composent, nous offre, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'homme, une échelle graduée où nous voyons l'intelligence toujours croissante et toujours en rapport d'analogie avec la perfection du type physique ; d'où nous devons conclure que l'être, débutant à la vie animale par le bas de l'échelle, est appelé à la parcourir dans son entier en en gravissant successivement tous les échelons.

Mais on se demande comment l'être animique peut franchir la distance qui sépare une espèce de l'espèce supérieure immédiate, distance en apparence assez grande pour laisser quelque difficulté dans l'esprit.

Il y a cependant quelque chose de plus difficile encore à comprendre que le passage d'une espèce à l'autre, et dont pourtant on ne saurait douter : c'est la formation même de ces espèces ; car on sait parfaitement qu'elles n'ont pas toujours existé, et qu'il a fallu qu'elles se soient produites puisqu'elles existent. Quelle que soit donc la manière dont la chose s'est opérée, à moins de rappeler le miracle exilé par le Spiritisme, on est bien forcé d'admettre qu'elle a eu lieu naturellement ; et que si cette formation est naturelle, bien qu'incompréhensible, le passage de l'âme d'une forme à l'autre, beaucoup plus compréhensible, ne doit pas raisonnablement paraître moins naturel.

Il n'y a d'incompréhensible que ce qui n'est pas encore expliqué. Le jour où un phénomène s'explique, si extraordinaire qu'il paraisse, il rentre dans l'ordre régulier. Or, comme nous savons d'avance que tous les phénomènes sont naturels, nous savons qu'ils sont tous explicables. Dans tout problème non résolu, ce n'est pas la loi qui fait défaut, c'est notre entendement ; mais cet entendement se développe par le travail de la recherche.

Écartant donc toute dérogation aux lois de la nature, et prenant invariablement pour guide ce principe : que rien ne se fait qu'en vertu de ces lois, essayons de nous expliquer l'origine des espèces; et si nous y réussissons d'une manière quelque peu satisfaisante, la transmigration découlera ensuite d'elle-même.

La transmigration n'est pas une idée nouvelle, la métempsychose en fait foi, et la difficulté du passage d'une espèce à l'autre fut loin d'arrêter les Pythagoriciens, puisque même ils faisaient rétrograder l'âme humaine jusque dans les corps d'animaux très-inférieurs. Mais ce qui fut toujours et est encore la grande difficulté, c'est l'origine même des espèces, dont aucun exemple n'a pu être observé. Force est donc de s'en tenir aux hypothèses, puisque aucune théorie n'a été confirmée par le fait. Cependant, comme chaque espèce remonte à un type primitif propre, il faut bien que celui-ci se soit formé pour chacune d'elles en dehors de la loi connue, mais non en dehors de la loi.

Nous ne nous arrêterons pas aux théories enfantines qui font sortir les animaux des *mains* de Dieu même, ou les font tomber du ciel n'importe comment, sans se soucier des conséquences de la chute ; nous ne nous arrêterons naturellement qu'aux données sérieuses de la science, qui, nous n'en doutons pas, aurait depuis longtemps déjà résolu la question, si elle eût possédé la clé que le Spiritisme seul pouvait lui fournir.

Les uns font sortir toutes les espèces les unes des autres, y compris l'homme, et c'est à cette hypothèse que nous nous rattachons. D'autres font naître les premiers types dans des milieux particuliers, où ils se seraient développés à la manière des créations spontanées, sous l'influence de certaines conditions exceptionnelles qui ne se renouvellent plus.

Ce qui est vrai d'abord, c'est que tout commencement d'organisme animal ne peut avoir lieu qu'au sein d'un liquide ; et la science ne pouvait manquer d'envisager ainsi le seul moyen possible de l'agencement des premiers types. Mais ce qu'elle n'a pas vu, et peut-être ne pouvait voir, c'est *l'agent* lui-même, son action nécessaire et l'importance de son rôle, sans lequel toute organisation est non-seulement impossible, mais n'a aucune raison d'être.

Pour qu'un premier type quelconque pût être formé sans la participation de l'Esprit qui devait l'animer, il n'y avait que deux moyens : être l'œuvre d'une main étrangère, ou des forces mêmes de la matière. Or, cette main étrangère n'aurait pu être que celle de Dieu même,

et nous avons écarté dès le début cette théorie comme absurde. Il reste les forces de la matière, et c'est l'hypothèse de la science. Mais les forces de la matière sont inintelligentes, relativement du moins à celles de l'Esprit, et l'on ferait ainsi assister l'être actif et intelligent, les bras croisés, à une opération qui l'intéresse en propre et au plus haut point, pour en laisser exclusivement le soin à une puissance aveugle!... Mais de quoi sert donc à l'Esprit son intelligence, son activité, sa puissance, s'il est impropre à organiser lui-même, dans la mesure de ses facultés, l'instrument qui doit le manifester? L'Esprit ne pourrait rien dans ce travail, et la matière y pourrait tout; la matière serait plus puissante que l'Esprit, l'instrument plus intelligent que l'artiste! Celui-ci ne saurait pas confectionner son instrument, et cet instrument saurait bien se fabriquer lui-même!...

Ajoutons donc aux données rationnelles de la science la cause efficiente: l'action de l'Esprit, et nous aurons l'explication complète du phénomène.

Mais un organisme reproducteur a-t-il pu, sous certaines conditions, être formé dans un milieu libre à la manière des créations spontanées? Nous répondons sans hésiter que nons le croyons pas; car quelque milieu que l'on puisse imaginer pour cela, il n'en est certes pas de plus naturel et de plus favorable que le sein d'un être vivant, reproducteur lui-même, ou l'œuf sorti de ce sein. Les premiers êtres, dits à génération spontanée, qui arrivèrent à la reproductivité, ainsi que nous l'avons déjà vu, furent donc, chacun dans son genre, la souche d'un des innombrables rameaux qui font la base du règne animal.

De quelque côté que l'on envisage la question, tout porte à croire que les espèces proviennent les unes des autres; et s'il n'a pas été donné à l'homme d'en pouvoir constater le fait, les résultats connus du croisement sont là pour en démontrer au moins la possibilité.

Si donc on ne voit plus apparaître d'espèces nouvelles, car les produits du croisement ne sont que des variétés et non des espèces (1), c'est que celles qui existent suffisent à tous les besoins des êtres, à tous les genres de progrès compatibles avec la nature ou l'état de notre globe, sans quoi nous n'hésitons pas à croire qu'il pourrait s'en créer et qu'il s'en créerait encore de nouvelles, et toujours par les mêmes moyens. Et puis savons-nous ce qui se passe au fond des mers, dans les terres polaires et dans toutes les autres régions non encore explorées de la surface du globe?

Toutefois, admettons qu'il ne doive plus apparaître de nouvelles races et cherchons seulement la manière dont ont pu se produire celles qui existent.

III

L'Esprit ayant accompli dans une espèce toute la somme de progrès qu'elle comporte, ne saurait tarder à trouver son type insuffisant à traduire ses facultés plus développées, à satisfaire ses nouvelles appétences. Dans cet état, il éprouvera naturellement le besoin d'un organisme plus en rapport avec lui, et instinctivement il le cherchera.

Si le type cherché n'existe pas encore, l'Esprit sera bien forcé de se rabattre sur l'ancien, mais il continuera de progresser, et son activité nouvelle prenant chaque jour plus d'intensité, finira par acquérir un tel degré de puissance, que, malgré le défaut de concours du moule, le jeune sujet s'en ressentira nécessairement; une légère modification aura lieu dans l'organisme, et, à mesure que la faculté qui l'aura produite se développera, la modification se prononcera à chaque incarnation davantage, et une variété finira par s'accentuer et par s'accuser nettement dans l'espèce.

L'histoire d'une variété est celle de toutes les autres. Ajoutons à ce travail le concours de chaque dernier type modifié et des circonstances extérieures, telles que les changements de lieux, de climats, de nourriture, les rénovations géologiques et enfin les fusions des races dont nous parlerons prochainement à l'article *transmigration* et nous aurons, avec la cause principale, au moins une partie des causes secondaires qui ont dû favoriser, chaque fois que le besoin s'en est fait sentir, l'avènement d'une race supérieure.

Ce que nous tenons surtout à établir et à livrer à la discussion, parce que ce point est pour nous la clé de l'origine des espèces, c'est la part active et principale dévolue à l'Esprit dans le développement de son corps, depuis le moment même de la fécondation; que l'espèce soit ovipare ou vivipare. La fécondation n'est pas la cause efficiente de la conception, mais seulement la cause occasionnelle. La conception c'est la prise de possession par l'Esprit de l'ovule fécondé. La fécondation serait impuissante à constituer l'embryon sans l'intervention immédiate de l'Esprit qui s'y attache et ne le quitte plus qu'à la mort.

Dans tout œuf fécondé, avant ou après la ponte, il y a vie parce qu'il y a un Esprit, et non parce qu'il est fécondé. L'incubation, qu'elle se fasse par la mère, par un rayon de soleil, ou artificiellement, n'est qu'un auxiliaire nécessaire, mais n'est pas l'agent actif, et conséquemment l'agent principal de la formation du jeune sujet. Cet agent principal c'est l'Esprit attaché à l'embryon.

Lorsqu'un homme ou un animal est privé de mouvement par le froid, et qu'une chaleur bienfaisante vient le ranimer, ce n'est pas la chaleur qui lui redonne le mouvement; elle ne fait que lui permettre de le reprendre. Si, pendant l'engourdissement, l'Esprit avait quitté le corps, la chaleur ne le ranimerait pas. L'œuf fécondé attendant l'incubation, c'est l'homme ou l'animal engourdi par le froid, attendant la chaleur pour continuer de vivre. Ce rôle de la chaleur est le même dans tous les phénomènes de la vie, depuis la conception jusqu'à la mort, dans l'incubation et dans la gestation, après l'éclosion et après la parturition. On aura beau soumettre à l'incubation un œuf non fécondé, la chaleur ne lui donnera pas la vie. Il en serait de même de tout œuf fécondé dans lequel un Esprit ne présiderait pas au développement de l'embryon.

Tel est, du moins quant à présent et sauf erreur, le résultat de nos réflexions sur le phénomène de l'organisation des corps animaux. Si nous nous trompons, nous ne compromettons personne, et nous attendons docilement du temps et de la science compétente la rectification de notre erreur.

P. XAVIER.

(*A suivre*).

(1) Nous ne parlons bien entendu que du croisement des variétés, le seul qui puisse perpétuer l'espèce.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Nous recevons de M. Dechevaux-Dumesnil, rédacteur en chef du *Franc-Maçon*, la lettre suivante que nous livrons à l'appréciation de nos lecteurs.

Cher monsieur,

Ceux qui sont intelligents et pleins de foi me sont tous chers, sans être croyant aveugle aux choses de la vie future, je crois cependant, ce que nul docteur ne peut affirmer, ni moins encore nier, aux inspirations, aux pressentiments d'en haut et d'autour de nous. A ce sujet, voici ce que je lisais dans un excellent journal français, publié à Londres, l'*International*, il y a quelques jours:

« Il y a huit jours, le rev. Stephen Barklay Drury, vicaire de l'église protestante de Phitlack, racontait au curé de cette paroisse qu'il avait fait un rêve sous l'impression duquel il était encore tout ému. Il avait rêvé qu'il assistait à un enterrement; que la bière, doublée de satin blanc, était ouverte, et qu'elle était vide; au moment de descendre le cercueil dans la fosse, le fossoyeur s'approcha de lui: — Que me voulez-vous, dit le rev.? — Mais c'est pour vous cette bière, nous allons vous enterrer. — Mais je ne veux pas mourir. — Alors, payez-moi la bière; sans cela... puis le rév. clergyman se réveilla.

Le curé se mit à rire de ce rêve, et conseilla à son vicaire d'en faire autant.

Dimanche dernier, au moment du service, le curé ne voit point le vicaire; on envoie chez lui, il n'y était pas; vers quatre heures du soir le chien du révérend Drury revenait seul à la maison; il avait une corde autour du cou, et était tout trempé. On se rappela que le clergyman était allé se promener avec son chien qu'il tenait en laisse. Le lendemain matin on trouva le cadavre du révérend Drury dans une petite crique à 70 yards de la mer.

Et c'est ainsi, que cet affreux rêve, et ces pressentiments se trouvèrent réalisés.

On croit généralement que ce malheureux clergyman s'était amusé à faire nager son chien dans la mer, que l'animal faillit être emporté par le courant, et qu'en voulant sauver son chien, le pauvre M. Drury s'est noyé. »

Bien à vous,

DUMESNIL.

Une soirée chez un Spirite.

L'autre soir, un de mes amis frappait à ma porte.

— Je viens te chercher, me dit-il en entrant, prends ton chapeau et partons.

— Où vas-tu?

— Chez un de tes cousins, que je connais depuis longtemps; nous évoquerons ce soir les habitants de l'autre monde, et tu verras que leur conversation vaut bien celle des vivants.

— Tu m'emmènes à une séance de Spiritisme, alors?

— Oui.

— Merci, fis-je en me rasseyant, va tout seul.

— Ah! certes non; d'ailleurs ce n'est point chez un spirite qui en fait métier; et si nous parlons aux esprits, ce sera en prenant une tasse de thé.

— Mais c'est absurde les tables parlantes, je n'y ai pas la moindre confiance.

— C'est convenu; seulement viens toujours.

Dix minutes plus tard nous arrivions chez le *medium* en question. Plusieurs amis de la maison nous avaient précédés.

Après les saluts d'usage et quelques mots de conversation échangés avec le maître de céans, on apporta la table, un vrai joujou d'enfant, ayant tout au plus vingt centimètres de longueur sur douze de largeur et cinq de hauteur. Une aiguille en bois clouée sur les côtés un peu échancrés, pouvait dépasser de cinq à six centimètres environ.

Curieux, comme le sont généralement les incrédules, je m'emparai avidement de cette table et l'examinai dans tous les sens. Elle n'avait rien d'extraordinaire qu'un délicieux parfum de *trabucos*, qui s'échappait du bois et venait me chatouiller agréablement l'odorat. Bientôt tout me fut expliqué: cette table, qui dans un instant allait posséder peut-être l'Esprit d'un des plus grands génies qui aient traversé les siècles, ce bois mystérieux qui allait en quelque sorte se diviniser, était la veille encore une simple boîte à cigares!

Le destin n'en fait jamais d'autres!

Après la table vint le tour du tableau. C'était un long morceau de carton blanc sur lequel était tracé un alphabet complet, en gros caractères, chaque lettre était séparée par une colonne verticale qui descendait jusqu'au bas du tableau. Au-dessous de la lettre A se trouvaient les mots les plus usités commençant par cette lettre, tel que *âme*, *amitié*, *amour*, etc.; il en était de même pour les autres lettres.

Deux personnes vinrent enfin s'asseoir en face l'une de l'autre. Elles placèrent le tableau sur leurs genoux, posèrent la table dessus, s'enlacèrent les doigts et touchèrent légèrement la table, sans appuyer cependant. Trois minutes s'étaient à peine écoulées que l'ex-boîte à cigares se promenait sur le tableau dans toutes les directions, et venait enfin s'arrêter sur le mot OUI (le premier placé au-dessous de la lettre O).

— Il y a un Esprit? demanda quelqu'un.

A cette interrogation, la table se remit en mouvement et l'aiguille s'arrêta successivement sur les lettres suivantes: JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

— C'est bien l'esprit de Jean-Baptiste Rousseau qui nous parle? reprit-on.

L'aiguille, qui reposait toujours sur le mot oui, fit un mouvement de recul jusqu'au bas du tableau et revint où elle était auparavant.

Alors commença une longue série de questions qui furent suivies de réponses intéressantes au premier chef. Deux raisons m'empêchent de rapporter ici cette conversation *d'outre-tombe*: d'abord le cadre restreint de cet article, ensuite la défense qui m'en a été faite par les personnes présentes à cette séance, la plupart des questions ayant un caractère tout d'intimité.

Il en est quelques-unes pourtant que je suis heureux de pouvoir mettre sous les yeux des lecteurs sans manquer à ma promesse.

(C'est toujours l'esprit de Jean-Baptiste Rousseau que l'on interroge).

— Quelle contrée habitez-vous, demanda-t-on?

— Ce ne sont pas des contrées, répondit la table, mais des régions éthérées.

Il s'éleva alors entre nous une discussion sur le véritable sens qu'on doit attacher à ces mots: *régions éthérées*; tout le temps que dura cette discussion, la table resta immobile, dès que nous eûmes cessé de parler, l'aiguille forma les mots suivants: «Vous comprenez bien, mais vous exprimez mal.»

Un de nous fit cette question:

— Voyez-vous Napoléon Ier?

— Non, il est dans une région trop élevée.

— L'esprit qui l'animait avait-il déjà habité la terre?

— Oui

— Sous quel nom?

L'aiguille alla sur les lettres suivantes:

ALEXANDRE.

— Voulez-vous nous faire quelques vers:

— Je ne suis pas disposé.

— Envoyez-nous Alfred de Musset.

— Il est invisible en ce moment.

— M. C..., alors.

— Oui.

— M. C..., que l'on venait de demander, était le mari d'une dame qui se trouvait près de moi, et mort il y a cinq ans.

La table, immobile un instant, recommença sa course furibonde sur le tableau, décrivit mille cercles avant de s'arrêter sur le mot oui; puis écrivit son nom.

Une conversation tout intime s'établit entre cette dame et le prétendu Esprit de son mari.

— Dis-moi, mon ami, poursuivit cette personne, lorsque les questions eurent repris un caractère plus général, la dernière fois que j'eus le bonheur de m'entretenir avec toi, tu me promis quelques vers, comme tu savais si bien les faire autrefois; me les donneras-tu? je les conserverai en souvenir de toi.

— Je les ai faits, repartit la table, écris, je vais dicter.

Aussitôt l'aiguille fit les *vers* suivants:

Mon doux printemps a passé comme une ombre;
S'il m'en restait un faible souvenir
Que gagnerais-je à m'en entretenir?
C'est un beau jour qui rend la nuit plus sombre
Et le passé fait tort à l'avenir.

Qui me rendra ces brillantes années,
Où sans prévoir ni sentir de dégoût,
La liberté filait les destinées
D'une âme pure et contente de tout.
Un sang plus vif circulait dans mes veines,
Du moindre objet mon cœur était flatté,
J'ignorais l'art de me forger des peines;
Laissant errer mon âme en liberté,
Je me créais des illusions vaines.

Que manquait-il à ma félicité?
J'avais la paix, la force et la santé!
Oh! que ne puis-je remonter la vie
Et renouer le fil de mes beaux jours:
Mes sentiments prendraient un autre cours
Et la vertu par moi serait suivie.

— Je continuerai une autre fois, reprit la table: adieu!
— L'aiguille ne bougea plus.

Bien des fois depuis, je me suis demandé si j'avais été le jouet d'une illusion, car je suis certain qu'il n'y avait aucune supercherie de la part des personnes présentes; moi-même j'ai posé les doigts sur cette table, je l'ai sentie se mouvoir, je l'ai vue se diriger sur les lettres qui forment mon nom.

Expliquera la chose qui pourra, quant à moi je me borne à la raconter.

SOPHRONYME D'ORBEC.

(*Le Lexovien*)

FAITS DIVERS

Nous empruntons au *Spiritual magazine* la relation suivante qui nous paraissent dignes d'intérêt:

Le tour des cordes.

Un correspondant d'un journal de Madras donne le récit suivant du «tour des cordes», tel qu'il avait été exécuté devant lui par un escamoteur indien: — «L'indigène était assis dans un fauteuil. Nous lui attachâmes une corde au bras droit, puis nous la passâmes sous le bras du fauteuil pour l'amener derrière le dos au bras gauche, où elle fut attachée. La même chose fut faite cinq fois. Puis nous liâmes la corde au bras droit et en triple nœud, et l'enroulant une vingtaine de fois autour du corps, nous la liâmes au bras gauche avec un nœud pareil. La corde fut alors passée aux poignets et liée en nœud après plusieurs tours. Les pouces furent attachés ensemble de la même manière et la corde fut de nouveau liée aux poignets. Après cela nous liâmes les jambes au-dessus de la cheville après plusieurs tours de corde aussi compliqués que possible. La même chose fut faite aux orteils, et la corde fut finalement ramenée au nœud sur les jambes; un dernier nœud fut fait, que j'enveloppai de papier en y mettant un cachet en cire. Nous nous étions servis de dix-huit mètres de corde, ce qui nous paraissait suffisant pour parvenir à attacher notre homme d'une façon solide; en définitif il ne pouvait remuer ni mains, ni bras, ni jambes. Il nous avait laissés libres de le lier, comme nous l'entendions, et chaque fois qu'un nœud ne lui paraissait pas assez fort, il nous priait de le resserrer. Nous avions mis plus de vingt minutes à notre opération. Nous le laissâmes dans le fauteuil au couchant de mon cabinet de travail. Il nous promit que quand nous reviendrions, nous le trouverions assis du côté opposé dans un autre fauteuil, qui était en bois de Teck, avec la corde telle que nous l'avions arrangée. Il nous rappela au bout de cinq minutes, le papier et le cachet étaient intacts, et chaque nœud et partie de corde dans le même état — mais l'indigène était assis dans le fauteuil en Teck. Je désirais savoir s'il pouvait se délier sans ce secours spirituel si largement donné aux frères Davenport, et nous le quittâmes. Au bout de quatre minutes et demie, il nous rappela; la corde était étendue par terre, et l'homme était debout et libre devant nous. Je lui dis qu'il y avait en Angleterre des hommes qui, lorsqu'ils avaient été liés de la même façon, étaient déliés par des Esprits; il répondit par un sourire d'incrédulité, et me dit en même temps, que nous aurions pu rester dans la chambre, si nous lui avions permis de se couvrir d'un drap de lit pendant l'exécution de son tour.»

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

L'intention et la conscience

MÉDIUM M. E. D.

Il faut donner à la conscience toute son importance, car c'est d'elle que procèdent tous les actes de la vie, et c'est en elle qu'ils puisent toute leur valeur; mais il y a une grande différence entre lui donner l'importance qui lui est due, et lui donner une valeur qui n'est pas la sienne.

L'intention n'a de valeur qu'autant qu'elle est suivie de l'exécution par tous les moyens qui sont en votre pouvoir. Si l'empêchement est imprévu et ne vient pas de vous, l'intention ne vous en est pas moins comptée comme un mérite; mais si vous croyez suppléer à l'action par l'intention seule, détrompez-vous: celle-ci vous est imputée à faute, car vous avez omis sciemment de faire ce que vous pouviez, et que vous saviez être bien.

Les restriction mentales, ne l'oubliez pas, ne servent qu'à tromper celui qui les fait; parce qu'il n'est pas possible de tromper Dieu qui scrute les cœurs. Ne vous amusez pas tant à raisonner la première impulsion de votre conscience; et si vous l'écoutez de bonne foi, elle vous trompera difficilement. Malheur à celui qui, a force de sophismes et de subtilités, cherche à en apaiser la voix accusatrice; il finit peu à peu par la fausser et s'en faire une artificielle qui étouffe la vraie; et prenant celle-là pour guide de ses actions il fait comme les pharisiens si sévèrement condamnés par le Christ.

La conscience humaine est l'ambassadrice entre Dieu et l'homme; et elle annonce toujours le vrai à celui-ci s'il l'écoute avec pureté et simplicité; mais si elle est circonvenue par des faux raisonnements, l'esprit qui l'éclairait se retire d'elle et elle finit par se taire. Oh! combien d'hommes qui paraissent justes aux yeux du monde, se perdent ainsi misérablement! O mes amis, écoutez religieusement tout ce que vous dit votre conscience, et faites u'elle soit toujours éclairée de la foi!

Ne craignez jamais d'en faire trop, et ne croyez pas que le bien doive se limiter, non; vous aurez beau en faire, vous n'en ferez jamais autant que vous en avez reçu, et le Seigneur qui vous observe, vous aide d'autant plus volontiers, qu'il vous voit moins hésiter.

Adieu.

Annali dello spiritismo de Turin, février 1865.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE (1).

Tous nos lecteurs connaissent l'intéressant journal que notre ami Edoux fait paraître à Lyon, *la Vérité*. Ce journal a publié un travail très-remarquable de M. Hilaire: ***l'A, B, C, du Spiritisme***. La valeur littéraire et philosophique de cet auteur est donc parfaitement établie; le nouvel ouvrage qu'il vient de livrer à l'impression et qui se trouve dans les bureaux de *la Vérité* est intitulé LES OMBRES, *méditations philosophiques*; il a 120 pages, grand in-8°, et coûte 2 fr. Nous l'apprécierons ultérieurement.

*
* *

M. Montani, de Constantinople, a également publié dans les bureaux de *la Vérité* un remarquable opuscule, avec cette épigraphe, empruntée à notre cher collaborateur, André Pezzani: ***La terre n'est qu'un hameau de ce grand pays qui s'appelle l'univers.*** Ce petit livre s'appelle ***l'Harmonie des sphères***; son prix n'est que de 1 fr. 50; il est très-intéressant. Nous le recommandons vivement à nos lecteurs.

*
* *

Nous avons reçu la première livraison de l'ouvrage que M. Pierre-Louis Vadot, homme de lettres et, suivant lui, *médium inspiré*, fait paraître sous ce titre: ***D'Afrique en France***, ou ***impressions d'un touriste spirite***. L'ouvrage aura 10 livraisons de 8 pages petit in-8° et coûtera 1 fr. 50 ou 15 c. par livraison.

Nous attendrons que cette publication soit plus avancée, pour nous prononcer sur sa valeur philosophique ou littéraire.

*
* *

Vie de Germaine Cousin de Pibrac, bienheureuse en la charité, donnée médianiquement par elle-même à Mlle M.S. dans un groupe de famille; tel est le titre d'un opuscule in-12, orné d'un autographe de médium, qui vient de paraître à Toulouse. Prix 1 fr.

ALIS D'AMBEL.

(1) On trouve tous ces ouvrages chez les dépositaires de l'*Avenir*.

Le Directeur-Gérant: ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.